

Egon Friedell

## Le talent de vérité

Les poètes de profession ne sont pas tous des poètes. Ils écrivent de beaux poèmes et des drames intéressants, mais leurs poèmes et leurs drames nous laissent souvent froids. Nous donnons à leurs travaux la note très bien et nous passons à autre chose. La raison en est toujours que ce qu'ils écrivent n'exprime précisément que cela : ils écrivent. Derrière, il n'y a rien. Il existe, il est vrai, une théorie très connue selon laquelle l'art, pour être vraiment de l'art, doit trouver sa fin en lui-même; il n'a pas d'autre raison d'être et il suffit qu'en tant que forme, figure, sensation, tableau ou comme on voudra dire, bref, en tant qu'impression originale et formant un tout, il soit réussi, parfait. Le poète se met à sa table et crée des formes. Il ne se demande guère à quoi bon, il est tout à la joie de « donner forme ». « Je chante comme l'oiseau sur la branche » dit-il. C'est ça, un poète, ce type bizarre.

Je me permettrai de déclarer ce point de vue complètement faux. Tellement faux que c'est le contraire qui me paraît vrai. Si l'art n'était là que pour lui, s'il n'avait pas d'autre but que de reproduire telle ou telle chose de façon juste et originale, nous pourrions parfaitement nous passer de lui. Il ne serait rien d'indispensable dans notre vie. Car produire des formes, nous savons tous le faire. Nous n'avons pas besoin de poètes pour cela. Comment aurait pu naître ce que nous appelons nature, si le premier homme déjà n'avait été un poète de ce genre? Ou comment n'importe qui pourrait-il penser et sentir quoi que ce soit de cohérent, sans être lui-même un poète de ce genre? Et qu'on m'en montre un seul, de ces poètes, qui produise une forme aussi belle, originale, émouvante que le rêve nocturne du plus banal ouvrier. Alors, pour quoi faire tous ces petits

poètes de profession? S'ils ne sont là que pour « créer des formes », ce sont des gens de loisir, en tant que tels superflus.

On pourrait bien sûr objecter : oui, tous les gens savent peut-être créer des formes, mais ces poètes sont aussi et avant tout des maîtres de cette forme qu'est le langage. Bon. Je veux bien leur accorder cet avantage, mais alors je l'accorde également à tout artisan doué, qu'il soit serrurier, ciseleur, stuccateur... Entre un bon orfèvre et un bon versificateur, il n'y a pas de différence essentielle.

Mais surtout : l'art, compris ainsi, serait une anomalie unique dans l'ordre de la nature. On ne trouvera nulle part quelque chose d'autre, qui soit sa propre fin. La nature, justement, peut servir de modèle : ses œuvres d'art, à elle, ne sont jamais produites pour le simple plaisir de créer des formes; chacune a une fin bien précise, préfigurée dans son germe. Les fleurs sont belles. Mais leur couleur, leur odeur ne sont pas là pour elles-mêmes; elles sont là pour attirer les insectes et permettre leur fécondation. La beauté du corps humain est le thème préféré du sculpteur. Mais la forme humaine, avec tout ce qu'elle comporte de droit, de fort, d'équilibré, n'a pas tout cela simplement pour être belle; sa construction suit les plus fines lois de la mécanique, c'est tout un ensemble de leviers, de machines, de laboratoires de chimie et de physique. L'œil, ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, est en même temps le plus perfectionné des appareils d'optique.

Mais au fond cette distinction entre beau et utile ne vaut rien. On s'en rend très bien compte à l'exemple de l'œil. C'est justement parce que l'œil est si bien fait pour recueillir tout un monde en lui, justement parce qu'il est l'instrument technique le plus utile que nous connaissions, c'est pour cela qu'il a cette expression si belle et si profonde. Il en va de même avec la main. La main est belle parce qu'elle peut exécuter de si merveilleux travaux. Chaque organe est beau à mesure que sa fonction est fondamentale. Et une chose écrite est belle dans la mesure où elle est précieuse pour notre connaissance du monde. Elle est belle autant qu'elle est un œil pour mieux voir le monde, une main pour saisir les choses. Un œil de verre est laid, une main de cire, horrible. Une chose écrite qui a simplement la forme de la chose écrite n'est ni belle ni du tout vivante. Non pas dans sa forme mais dans sa fonction réside sa beauté.

Avec un vrai poème on doit pouvoir faire quelque chose. Cela ne suffit pas qu'il s'étale devant nos yeux avec sa nonchalante majesté et qu'il se prétende beau. Il doit montrer à l'horizon, son horizon à lui, des portes qu'il est capable d'ouvrir, des morts, qu'il peut faire vivre, des rêves, qu'il délire. Il doit être un interprète de la vie. On doit pouvoir en toute situation tendre l'oreille vers lui et l'interroger. Il doit être toujours présent, même quand on n'entend pas les vers qui le composent, même quand on ne voit pas ses figures. Ces vers, ces figures sont seulement le costume dans lequel il apparaît. La poésie réelle commence là où cesse la poésie audible, visible.

Toute vraie poésie est un « parti ». Oui, c'est même là que réside sa principale valeur. Elle est un parti, ou en d'autres mots, il y a un homme derrière elle. Un homme avec des questions et des réponses, des pensées et des passions.

L'art comme fin en soi est un passe-temps plus ou moins séduisant, comme le jeu de construction, les perles à broder ou la peinture au jet. Contre ce genre d'art, il n'y a rien à objecter, mais il est tout à fait indifférent qu'il trouve ou non des représentants. Car ou bien tout le monde peut l'apprendre, jusqu'à un certain point, ou bien il repose sur une forme congénitale de virtuosité, l'hypertrophie d'une faculté secondaire, qui fait les haltérophiles de foire ou les mémoires phénoménales. Leurs praticiens, les « artistes » comme on les appelle, peuvent bien être dans leurs spécialités des professionnels de premier ordre. Mais s'il s'agit de poètes, ce sont en tout cas et à tout jamais des dilettantes.

Si les hommes ne peuvent se passer du poète, ce n'est pas à cause de la capacité qu'il a de faire de bonnes photos ou de parfaits arrangements de mots et de phrases, c'est parce qu'il sert l'évolution, parce qu'il trouve des vérités. Il n'a aucun privilège. Si ce qu'il réalise n'est pas organisé par un idéal, ce sont de petits jeux aussi inutiles et fragiles que peuvent l'être de petits jeux dans n'importe quel domaine. L'art pour l'art peut être une chose jolie et amusante, mais c'est une affaire sans importance entre spécialistes. L'esprit continue lentement et imperturbablement sa route sans même la remarquer. Il n'a pas le temps pour des choses qui n'ont d'autre raison d'être qu'elles-mêmes.

Et pour tout dire : le simple talent est sans intérêt. Ces arts de Variétés : belle langue, dialogues spirituels, technique brillante, ton subtil, commencent à nous ennuyer. Ce sont masques et draperies. De plus : le talent va de soi. Mais il n'est rien de plus qu'un véhicule, qui n'a de vie et de sens que si une force, un esprit qui le gouverne, lui en donne. Nous avons maintenant assez vu de formes belles et brillantes : nous voulons des hommes et des cœurs et des pensées fortes et vivantes qui font éclater les formes. Nous savons maintenant suffisamment à quel point l'homme peut être adroit, et qu'il est l'animal le plus accommodable, le plus divers et le plus apte au dressage de toute la planète. Nous ne voulons plus de trapézistes, de bateleurs et d'allumeurs de pétards, plus de prestidigitateurs, de spiritistes et de danseurs en transes, plus de phénomènes à douze doigts et deux têtes. C'est la culture de Barnum. Nous voulons des poètes. Et ce que c'est qu'un poète, nous le savons très bien, même si nous aimons l'oublier de temps en temps. La plupart des écrivains écrivent pour montrer qu'ils sont des écrivains. Ils considèrent l'écriture comme un débouché pour leurs capacités et talents particuliers. Leurs livres sont pour eux plus importants que tout le reste. Mais un poète n'est pas un homme de talent; il est quelque chose de beaucoup plus simple, de plus curieux et de plus incompréhensible. Il n'est pas l'organe de son talent personnel, mais un organe du monde entier qui l'entoure et qui sent avec lui. Un poète est un homme qui perçoit dans son propre cœur le battement du cœur de chaque créature, de chaque âme, de chaque événement, qui à chaque instant de son existence embrasse la vie dans toute sa richesse et sa profondeur. Un poète est quelqu'un qui crée sans s'efforcer et sans le vouloir, sans « art », parce qu'il crée à partir d'un manque en lui : ce manque est sa plus haute vertu, sa vertu de poète. Un poète est quelqu'un dont le talent principal est le talent rare, lourd et dur, de vérité; c'est un organisme dans l'ordre spirituel, un être qui développe tout, sans exception, à partir de l'organisme qui fait sa nature : car on ne peut rien entendre d'autre dans le mot vérité appliqué à un homme. Un poète est quelqu'un qui avec la plus grande liberté et la plus grande absence de préjugés donne expression à toute humeur de son âme, dit tout ce qu'il pense et le dit exactement comme il le pense.

Tout homme peut trouver des vérités par lui-même; mais la plupart ont une méfiance envers ce qui n'appartient qu'à eux seuls. Ils tiennent leurs pensées pour fausses si elles ne paraissent pas justes aux autres et ils les tiennent pour bêtes s'ils ne les ont pas déjà rencontrées chez quelqu'un d'autre. Nous admirons l'originalité des poètes. Mais ils n'étaient probablement pas plus originaux que nous ne le sommes tous de nature; ils avaient seulement plus de courage, le courage de leur originalité. Or, on sait que le courage est une qualité qui peut se transmettre, et c'est ce qui fait la valeur inestimable des poètes, d'être ceux qui animent les autres hommes à penser et à observer par eux-mêmes. Sans eux, nous ne connaîtrions jamais l'équilibre intérieur, le moment où nous sommes nous-mêmes.

C'est pourquoi ces poètes sont les seuls dont le public puisse attendre quelque chose qui l'aide vraiment, car ils ont seuls le don de libérer les esprits. Ils agissent comme d'énormes moteurs, ou des électroaimants. Ils attirent et poussent en avant. Ils sont comme des dynamos. Ils se rechargent sans arrêt à l'énergie spirituelle qu'ils dépensent. Ils portent dans leur cœur des choses qu'ils doivent dire, dont ils souhaitent passionnément que chacun les pense aussi, et si c'était en leur pouvoir ils les crieraient vers chaque fenêtre, ils les écriraient sur les portes, ils les afficheraient sur les colonnes Morris. Ils ne parlent pas « objectivement » et sous réserves, ils parlent très haut et veulent avoir raison. Ils ne peuvent écrire qu'en majuscules. Leur manière est pathétique, hyperbolique et violente. Mais ils ont un droit à cela parce qu'ils savent quelque chose que les autres ne savent pas. Ils ont des yeux qui voient plus profondément, qui voient mieux et plus que les yeux du monde. C'est pourquoi on dit quelquefois qu'ils voient dans l'avenir. Mais finalement ils se contentent de voir dans le présent, un présent plus profond, plus riche et plus vrai. Ils ont sur le présent même une vue déjà historique, une vue à vol d'oiseau. C'est ce qui leur donne cet effet anachronique. Leur vérité, leur vue entière, devient vraie lentement. Il faut toujours un certain temps pour que leur profondeur remonte, atteigne le haut et soit visible, c'est-à-dire en somme, superficielle.

C'est finalement le destin de toutes vérités. Les hommes d'hier les tenaient pour absurdes, les hommes de demain les diront

banales. Les vérités ne sont rien qui demeure. Mais les poètes qui les trouvèrent, eux, demeurent.

Car la force persistante de ces hommes ne réside pas dans la nouveauté, mais dans la grandeur de leur pensée. Leur ton et leur attitude les ont faits ce qu'ils sont. Non pas ce qu'ils disaient vaut, mais comme ils le disaient.

1910

Traduit par Jean Launay